

*À Louviers  
À la mémoire d'Edouard Lanon*

*O jour resplendissant de lumière et de joie  
Que ton astre de feu sur ma tête flamboie  
Et m'inonde de ses rayons !*

*Muse ! Fais naître en moi de ces élans sublimes  
Qui font battre les cœurs et planer sur les cimes  
Qu'ils célèbrent pourpre ou haillons.*

*Cependant ce n'est point la lyre tant vantée  
De ces bardes géants, émules de Tyrtée  
Que ma main veut faire vibrer ;  
C'est la muse d'Horace entretenant Salluste  
Des bontés de Mécène et des bienfaits d'Auguste  
Que j'adjure de m'inspirer.*

Ah que d'autres cités, vers de lointains rivages,  
Aillent quérir des dieux pour offrir leurs hommages  
Et des héros à célébrer ;  
Il te suffit, à toi, d'entrouvrir ton histoire  
Pour y lire, ô Louviers, des noms chargés de gloire  
Que nous devons tous honorer.

Aussi, qu'à m'écouter ton oreille attentive  
Demeure à mes accents asservie et captive  
De l'un des tiens je vais parler :  
La mort a pu briser de sa faux meurtrière  
Comme un frêle roseau, sa fragile carrière  
Et loin de tes yeux l'exiler ;

Au printemps de sa vie elle a pu, l'inhumaine,  
Ecraser ce vaillant sous le poids de sa haine  
Et l'enlever à ton amour,  
Mais, ce qu'en sa furie elle n'aura pu faire,  
C'est te contraindre, toi, qu'un tel deuil désespère,  
À l'oublier, même un seul jour.

Du reste, il a tout fait pour que tu te souviennes,  
À tes sages vertus n'a-t-il pas joint les siennes ?  
N'a-t-il pas versé dans ton sein  
Tout ce qu'il possédait d'amour et de tendresse  
Et n'a-t-il pas prouvé, caresse pour caresse,  
Que tu ne l'aimais pas en vain ?

Dans un mâle transport, rempli d'idolâtrie,  
N'a-t-il pas confondu sa mère et sa patrie  
En prévenant tous leurs désirs ?  
Et pour toi, mesurant son œuvre à sa sagesse,  
N'a-t-il pas exhalé sa suprême largesse  
Dans le dernier de ses soupirs ?

Tous ces meubles de prix, ces faïences antiques,  
Ces buires, ces hanaps, ces cratères uniques,  
Par le style et par la couleur,  
Raretés par lui-même à grand-peine amassées,  
Pour la douleur seront autant de panacées,  
Autant de baumes pour ton cœur.

*Sentiment fécondant de ses plus vives flammes  
Les seuls cœurs généreux, les seules grandes âmes,  
Ô sainte libéralité !*

*Puissent nos citoyens, fidèles de ton temple  
Par leurs actes grandis, imitant son exemple,  
T'embellir, ô noble cité !*

*Que ton âme abîmée aujourd'hui se relève  
Et que le jour qui luit joyeusement s'achève !*

*Sèche tes yeux mouillés de pleurs :  
Au fronton du palais dont la magnificence,  
Présent royal, est due à sa munificence,  
Son buste est couronné de fleurs.*

De ceux qu'un noble esprit et qu'une âme d'élite  
Portent jusqu'aux sommets, modeste en son mérite,  
Excessif même en sa bonté,  
Il charma ses amis, conquit ses adversaires  
Par son parler loyal, ses arguments sincères,  
Et par sa magnanimité.

Exalter ses vertus et vanter sa noblesse  
Célébrer d'un tel cœur l'ardeur et la richesse  
C'est proclamer bien haut son nom.  
Louviers ! Entends au loin la foule qui l'acclame  
Et, de ses longs vivats élargissant la gamme  
S'en va criant : Gloire à Lanon !

Emile Maheut